

Zeitschrift: Théologie et philosophie : compte-rendu des principales publications scientifiques à l'étranger
Band: 1 (1868)
Artikel: Une loi de l'esprit humain ou la condensation successive des idées
Autor: Brocher, H. / Lazarus
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379068>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UNE LOI DE L'ESPRIT HUMAIN

OU

LA CONDENSATION SUCCESSIVE DES IDÉES

PAR

LAZARUS¹.

Dans l'étude de la géométrie, le théorème de Pythagore est une étape importante pour un novice. Qu'il est heureux d'arriver à cette formule, et qu'il lui a fallu d'efforts pour cela ! Et cependant, même après avoir compris ce théorème, le novice, pour s'en faire une idée précise et complète, est obligé de se rappeler un à un tous les principes sur lesquels il repose, et de le décomposer dans toutes ses parties. Pour le mathématicien formé, au contraire, le théorème en question est aussi simple, aussi clair, aussi certain, que l'est pour le débutant le premier de tous les axiomes. Le développement psychologique qui a donné à la pensée du mathématicien cette aisance nouvelle est ce que nous appelons la *condensation des idées*.

Cette condensation, qui s'opère dans nos pensées, peut-être même dans nos actes, s'accomplit historiquement pour les peuples et pour l'humanité tout entière. Nous en voyons la preuve dans le fait que des notions et des séries de notions, découvertes d'abord par des esprits supérieurs et élevés, et à grand'peine, accessibles ensuite à l'élite des intelligences seulement, finissent par devenir le bien commun de classes entières, parfois même de toute la masse du peuple. Lorsque Platon distingua pour la première fois dans le vocabulaire de sa langue deux catégories de mots, l'*νόμος* et le *ῥῆμα*, cette distinction était, pour lui et pour son temps, c'est-

¹ *Verdichtung des Denkens in der Geschichte*. Ein Fragment.

à-dire pour l'esprit le plus éminent de la période la plus brillante du peuple le plus richement doué qui fut jamais, une véritable découverte. Si Platon avait pu voir un de nos lycéens de quinze ans traduire un passage de ses œuvres, l'analyser en distinguant, non-seulement avec exactitude, mais encore avec facilité, neuf différentes catégories de mots nettement déterminés, le philosophe n'aurait-il pas pris cet enfant pour un second Prométhée ? n'aurait-il pas pensé qu'une telle sagesse ne pouvait lui venir que des dieux ? n'aurait-il pas voulu s'attacher à ses pas comme aux traces d'un immortel¹ ?

Nous voudrions pouvoir attirer sur les faits de ce genre l'attention de ceux qui, parce qu'ils voient notre époque poursuivre la solution des mêmes problèmes que débattait l'antiquité, et ne remarquent pas à quel point a changé la manière de considérer les dits problèmes, se mettent à douter des progrès de l'esprit humain. Nous les signalons également à ceux qui cherchent dans le passé leur idéal de perfection, et auxquels déjà l'auteur de l'*Ecclésiaste* reproche cette disposition comme un manque de sagesse².

Cette effusion croissante des idées, ou plutôt cette intelligence toujours plus profonde et plus généralement répandue de la vraie nature des choses, a sa source essentiellement dans la condensation des idées. Toute la culture de l'individu, par conséquent aussi toute la culture des masses, repose sur l'appropriation et l'élaboration de notions relativement simples ; le développement de l'esprit a son point de départ dans les formes élémentaires de la pensée, dans les forces simples par lesquelles on explique le monde et la vie. Le degré de clarté d'une pensée est en raison inverse de l'effort à faire pour la comprendre ; les idées que l'on peut saisir sans effort sont les idées simples, élémentaires, que le pédagogue doit prendre pour point de départ de son enseignement. Toutes les fois que des notions, découvertes à une certaine époque à la suite de laborieux efforts, sont devenues plus tard plus claires, plus transparentes, plus faciles à saisir, elles sont devenues par cela même plus élémentaires et peuvent être pour les générations à venir l'objet de l'instruction primaire. Les parties du discours, la rotation de la terre et les cinq parties du monde sont enseignées de nos jours dans les plus humbles écoles des villes et des campagnes.

Ainsi, ce qui était à une certaine époque le but final des efforts intellectuels, en devient le point de départ à une époque ultérieure. Dans

¹ Voyez le *Philèbe* et le *Phèdre*.

² *Ecclésiaste*, VII, 10.

ce nouveau point de départ, dans ces notions désormais élémentaires, se trouve condensée toute la série d'intermédiaires à travers laquelle, avant d'atteindre le but, il a fallu se traîner avec effort. Un passé très-étendu se trouve comprimé et renfermé dans l'instant présent.

Pourquoi la Providence a-t-elle imposé aux hommes la nécessité de passer laborieusement à travers tant d'intermédiaires pour arriver à la connaissance? Question oiseuse! Le fait nous suffit. L'histoire des sciences et de l'esprit humain nous montre toujours davantage que la Providence a ordonné une répartition du travail, non pas seulement entre les différents hommes et les différents peuples, mais encore entre les différentes époques; que tout travail intellectuel vraiment fécond réalise un but; qu'une fois fait, ce travail n'a plus besoin d'être refait; que chaque progrès de l'esprit humain transforme l'effort en une simple contemplation; mais que chaque contemplation supprime et remplace toute une série de travaux intellectuels qui s'y trouvent contenus et conservés, comme le chêne dans le gland qui lui a donné naissance.

Il est vrai que nous ne voulons pas dire, avec Hegel, que de nouveaux principes font leur apparition dans l'histoire comme de nouvelles phases de l'évolution dialectique, et suppriment, en se les assimilant, les principes qui les ont précédés; c'est psychologiquement que le travail du passé est utilisé dans le présent. Le progrès des idées s'accomplit en ce que les unes sont condamnées et détruites par le feu de la critique, tandis que les autres, reconnues vraies, sont livrées à la publicité, deviennent le bien commun de l'humanité et le germe d'un développement nouveau. Les erreurs elles-mêmes, bien loin d'être des chaînons inutiles dans la succession des causes et des effets qui nous amènent à la connaissance de la vérité, contribuent au contraire pour leur part, en tenant en éveil l'esprit de critique et d'investigation, à nous rapprocher du but. Toutefois, cela ne doit pas nous empêcher de reconnaître que l'erreur et l'illusion, dans le sens le plus étendu de ces mots, se rencontrent aussi bien dans le développement de l'humanité que dans celui de l'individu. Nos pensées et nos sentiments ne nous conduisent pas tous en droite ligne à une connaissance supérieure; toute forme nouvelle de nos idées n'enrichit pas nécessairement le trésor scientifique de l'humanité. Lorsque nous rencontrons le mal et l'erreur à certaines périodes de l'histoire des individus et des peuples, une théodicée sérieuse, au lieu de chercher des

sophismes pour les nier, doit s'efforcer plutôt d'en démontrer psychologiquement l'origine et la provenance.

Ces indications suffiront sans doute à faire comprendre comment, dans le développement que nous avons appelé la condensation des idées dans l'histoire, les différents éléments ne font pas leur apparition au même moment et de la même manière.

Cette condensation ne s'accomplit pas seulement par le travail personnel de l'individu, par la répétition et le perfectionnement d'une opération psychique, comme cela a eu lieu chez le mathématicien et le philologue dont nous parlions tout à l'heure : il y a aussi des moyens objectifs, des instruments qui la réalisent à côté et en dehors de l'opération psychique. Citons d'abord le langage. Comme l'homme primitif, tout nouveau-né doit commencer à penser. Pour qu'il puisse s'élever en un petit nombre d'années à la hauteur d'un développement qui a coûté bien des siècles, la langue vient à son secours de deux manières différentes. La langue est d'abord la dépositaire d'une somme infinie de pensées antérieurement mûries, d'un inépuisable trésor intellectuel qu'elle peut transmettre à l'enfant comme l'héritage de tout le passé. Mais elle n'est pas seulement un instrument de communication, elle est encore un moyen de former l'esprit, d'apprendre à penser soi-même, à saisir et comprendre les pensées d'autrui. La langue ne nous fournit pas seulement le moyen de prendre connaissance de ce qu'ont pensé les autres, mais encore de le penser après eux et de nous l'approprier⁴.

Ce que nous avons dit de la langue, nous pouvons le dire encore des mœurs et des institutions. Elles aussi contribuent à élever l'homme à la hauteur de son époque, et mettent à sa portée le produit d'un long développement intellectuel et de tout le travail de l'histoire ; elles le font de la même manière que les œuvres d'art, les monuments du génie et de l'industrie font apparaître à nos sens l'image esthétique longtemps cherchée des choses divines et humaines, pour élever à leur hauteur l'âme qui est capable de l'être, et la remplir de leur idéalité.

Sans doute, ces derniers résultats d'un développement prolongé et progressif, précisément parce qu'ils peuvent élever notre esprit ou tout au moins sa faculté réceptive à leur hauteur, ne laissent pas apercevoir qu'ils contiennent toute la série d'opérations qui

⁴ *Das Leben der Seele, in Monographien*, von Lazarus. 1^{er} Band, 1856. 2^{er} Band, 1857. Deux vol. in-8. — Vol. II, chap. 3.

composent notre histoire et leur propre histoire; ils recouvrent, en les dominant, les conditions lentement mûries de leur existence.

Mais ce ne sont pas seulement les grandes institutions morales et les chefs-d'œuvre de l'art qui accomplissent cette œuvre salutaire. La vie de tous les jours elle-même, dans ses plus humbles détails, nous offre un témoignage de plus de cette condensation des idées scientifiques au profit de l'utilité vulgaire.

M. A. Bernstein a récemment établi cette vérité d'une façon frappante. Il prend pour exemple une montre, œuvre d'art d'une grande valeur scientifique, qui nous donne une fidèle image de la course du soleil dans la voûte des cieux, ou mieux de la rotation de la terre autour de son axe, qui nous permet de nous rendre compte, sans aucun effort de l'œil ou de l'intelligence, sans télescope et sans mensuration, à chaque instant et avec plus d'exactitude que n'ont pu le faire un Hipparque, un Ptolémée, un Copernic, du point où en est le soleil dans sa carrière ou la terre dans sa rotation; une œuvre d'art qui entreprend la solution des problèmes les plus délicats de la pensée humaine, la transformation en parties visibles de l'infini que nous appelons espace, des parties invisibles de l'éternité que l'on nomme temps. « N'y a-t-il pas lieu de s'étonner que tant de millions d'hommes se doutent si peu de la richesse de pensées qu'ils portent avec eux dans leur gousset? » Les exemples d'un marché, d'une boîte aux lettres servent ensuite à montrer quels trésors d'activité intellectuelle se trouvent incorporés dans l'ordre de notre vie de tous les jours. Les principes de la division du travail, de l'échange et de la réciprocité des services, toute cette chaîne compliquée des transactions, tout cela est réuni dans le marché d'une petite ville. Et la poste, sans parler des avantages matériels et intellectuels qui résultent d'une rapide transmission de la pensée, témoigne d'un tel respect pour les secrets individuels, qu'on peut la considérer comme un des triomphes de la nature morale de l'homme.

Nous avons vu par ces exemples comment l'homme, volontairement ou non, intentionnellement ou accidentellement, se crée pour la condensation de sa pensée des organes tantôt intellectuels, tantôt matériels; ces derniers, il est vrai, considérés au point de vue de leur action psychique, méritent aussi le nom d'organes intellectuels. C'est cette opération de la condensation des pensées, qui n'est au fond que l'art de faciliter ce qui est difficile en trouvant l'unité dans la diversité, qui seule nous permet d'espérer que

l'homme cultivé ne finira pas par être écrasé par la masse toujours croissante des connaissances. Ce ne sont point seulement, comme on l'a cru parfois, les méthodes perfectionnées d'enseignement, méthodes qui en réalité ont eu de la peine à suivre les progrès de la science, c'est surtout cette faculté de condensation qui fait qu'une tête ordinaire peut aujourd'hui, comme il y a trois cents ans, se tenir à la hauteur de la culture actuelle, malgré les progrès que d'infatigables chercheurs ont fait faire à toutes les parties qui composaient la science d'alors et l'étendue des régions nouvelles ouvertes depuis à notre exploration.

Lorsque M. Bernstein, à l'occasion des exemples dont nous avons parlé, reproche aux hommes de se croire dispensés de réfléchir sur les phénomènes de la vie quotidienne, dès qu'ils ont trouvé, pour les désigner, une expression commode, telle que, par exemple, celle d'échange des besoins ou de réciprocité des services, nous pourrions lui répondre que ces expressions mêmes ne sont en réalité, ainsi que nous l'avons montré plus haut pour la langue en général, que des *montres intellectuelles*, des condensations philologico-psychiques de pensées économiques. En soi, toutes ces pensées sont comprises dans ces mots, comme la mesure du temps est fixée dans la montre; mais pour nous, la vue de la montre et l'énoncé de l'expression n'éveillent pas toujours également bien la conscience des idées qui y sont renfermées.

Nous devons donc distinguer deux espèces de condensation de la pensée. La première est individuelle (ou subjective): c'est le résultat d'une opération graduelle, accomplie tout entière dans un seul esprit. L'autre est générale (ou objective), et résulte d'un développement historique dont le produit seulement est déposé dans l'âme. L'une représente la culture spéciale de l'individu, l'autre la culture générale de l'époque. Il est évident que les matériaux condensés d'une culture supérieure peuvent être chez l'individu moins profitables et moins efficaces que les matériaux plus simples d'une période inférieure. La culture d'un individu dépend du degré de son activité même et non pas de l'objet de cette activité. L'histoire travaille bien pour l'individu, mais elle ne le dispense pas du labeur personnel, et si, d'une part, le travail de l'éducation personnelle est facilité par la simplification des méthodes, d'autre part, la masse des faits va toujours grandissant.

Aussi ne pouvons-nous pas donner complètement raison à M. Bernstein, lorsqu'il croit reconnaître « une loi de la culture dans

le fait que les créations de la pensée finissent par être utilisées tous les jours sans pensée. » Au contraire, à notre avis, il convient d'assigner à l'enseignement de l'histoire, même dans les écoles élémentaires, ce but-ci : convertir en condensation personnelle le produit de la condensation opérée par la raison collective. Il faut, pour qu'il y ait progrès, que l'individu ne se contente pas d'accepter un résultat sans le comprendre, mais qu'il en pénètre tout le contenu et se rende compte de la route qu'on a suivie pour y arriver; celui qui parle superficiellement de l'échange des services, chez lequel la vue d'un marché, les allées et les venues de l'employé de la poste n'éveillent aucune idée, celui-là ne découvrira jamais une vérité économique, n'introduira jamais un perfectionnement dans l'administration postale.

La tâche de la science est avant tout de transformer la condensation objective des idées que présente l'histoire en une condensation subjective, accomplie dans le développement des individus, et de donner ainsi à la première sa vraie valeur. Tout savoir cherche la certitude, et par conséquent, les dernières raisons des choses. Tout savoir aspire à commencer par le commencement et à ne dépendre d'aucune supposition. Si l'absence de toute supposition première n'est en réalité jamais qu'apparente, si chacun de nous, quelque indépendant qu'il paraisse, prend toujours son point de départ dans les données de sa propre expérience, il n'y a pas moyen de sortir de ce cercle obligé, de trouver en dehors de lui le point d'appui d'Archimède, et nous ne pouvons arriver à un degré suffisant de liberté de la pensée qu'en apprenant à reconnaître, soit les données qui sont notre point de départ instinctif, soit le développement de ces données. Je dis que cette liberté est suffisante, parce qu'elle permet le progrès de la science même dans ces conditions obligées. La nécessité (historique) et la liberté (individuelle) sont les éléments de ce progrès; l'une est à l'autre ce que le point fixe est au levier. Son milieu historique limite l'individu pour le fond et pour la forme, mais il lui fournit une base. Cette base est formée par la masse des idées déjà réunies et condensées. L'animal recommence toujours à nouveau et c'est précisément pour cela qu'il reste toujours au même point. La liberté individuelle, d'autre part, permet de s'élever au-dessus de la base historique donnée; mais, en compensation, l'individu ne peut rien créer que d'individuel et de partiel, il ne peut pas saisir la vérité générale dans sa totalité ou seulement dans son ensemble.

Ces deux conditions produisent la solidarité de l'humanité dans la largeur du présent et dans la longueur du passé.

Le penseur qui a pris conscience de la qualité et de la quantité des données qui lui servent de prémisses, se sent à la fois soutenu et contenu; son savoir a une valeur d'autant plus haute qu'il connaît mieux la généalogie des présuppositions sur lesquelles sa science se fonde et qu'il les condense en lui-même pour les remettre librement en valeur.

H. BROCHER.
